
LE MOIS

Lettre de Paris.

La vie littéraire et artistique s'épanouit comme avant la guerre, mieux qu'avant la guerre. Le marasme prétendu des affaires ni les inquiétudes sociales et politiques de l'heure n'y peuvent rien. De la Butte à Passy, de La Madeleine à la Cité, ce ne sont qu'expositions, conférences, réunions, assemblées et thés poétiques. Au quartier latin, vers lequel semblent, depuis quelque temps, refluer la plupart des manifestations intellectuelles, les neuf Muses se disputent, à tour de rôle la salle des Fêtes de l'Hôtel des Etudiants. Les séances y sont nombreuses et diverses. Ailleurs aussi du reste. Hier, causerie de M. Ernest Raynaud, historien du symbolisme, sur *Jean Moréas*; avant-hier de M. Maurice Landeau sur *Henri Jacques*, le poète de *Nous autres de la guerre*; la semaine précédente de M. Charles Fegdal sur *la Poésie, la Musique et l'amour*, de M. M. Caillard sur *J.-E. Poirier*, de... de... On n'a que l'embarras du choix. Il faudrait, à certains jours, le don d'ubiquité pour y suffire. Il y a en ce moment 2631 ouvrages de peinture et de sculpture en montre au Salon de la Nationale et 5011 à celui des Artistes Français, sans parler des exhibitions particulières.

Et les salons littéraires s'ouvrent. On voit s'accouder aux cheminées mondaines les poètes mélancoliques semant des alexandrins ou des vers libres pour récolter des applaudissements discrets ou des murmures approbateurs. Mme la Baronne de Baye a repris ses réceptions et les matinées de Mme Alfred Mortier n'ont jamais été plus suivies. C'est un fait qu'on ne lit plus guère les poètes morts ou vivants et que les revues leur font une place de plus en plus parcimonieuse. Mais il est avéré que les mêmes poètes n'ont jamais été tant interprétés, récités et cités. Les écouter avec déférence sera peut-être la dernière forme du semblant d'intérêt qu'on leur porte, si le monde continue d'être plus préoccupé d'utilitarisme, de terre-à-terre et de sport que d'idéal.

Ce dimanche de printemps soleilleux, Mme Aurel avait convié des poètes et des délicats à assister à la lecture privée du poème *Orphée* par M. Fernand Divoire. Il y avait là superbe assemblée : la cour et la ville; des généraux revenus de Pologne; des professeurs d'Université, des gens de lettres et des gens du monde. Et M. Jean Hervé de la Comédie Française, alternativement avec l'auteur, interprétait le symbole et traduisait le sens nouveau des belles histoires légendaires. Mme Aurel, en robe astrale, or et argent, semblait symboliser tantôt la gloire d'une lumière adéquate au mythe solaire évoqué, tantôt la rêverie d'un clair de lune adouci, un clair de lune de ce pays des ombres d'où n'a pu s'évader qu'un moment Eurydice l'inoubliée :

*La dryade Eurydice est morte.
Devant la mer de Thrace et ses vagues d'hiver
Orphée est seul. Ses pleurs sèchent au vent amer,
Eurydice, Eurydice est morte.
La fuyante Koré l'emporte
Au tourbillon de son escorte.
Orphée est seul et connaît la douleur,
Car il n'est pas permis de livrer aux vendanges
Un cœur où le Soleil reflète sa ferveur
Et de recevoir en échange
Le don pareil d'un autre cœur.*

Ces strophes sont le début du chant premier : *Orphée et la mort*. L'œuvre est un vaste poème philosophique en quatre parties. Il dit la signification de la mort, de l'amour et de la poésie. Il exprime le secret du destin, le savoir merveilleux et la connaissance téméraire du sacrifice, le prix sanglant de l'immortalité qui égale l'homme au divin Apollon lui-même :

*Le chant ne trouve sa naissance
Que dans le cœur où la douleur et le silence
Attendent, en veillant, sa soudaine présence.*

Il surgit de la solitude et de l'impure cendre que les Ménades rouges livrent aux quatre vents.

Ainsi du trésor des fables antiques, le poète d'un rythme aisé et d'un souple lyrisme, dégage une beauté profonde et imprévue et il construit un nouvel et fécond idéal.

On a fait à la riche ordonnance, à l'ampleur et à la vigueur de ce poème un chaleureux accueil. Et c'était justice, Mme Aurel souriait comme devant un succès personnel.

L'initiative de M. Maurice Landeau a renoué, ces temps-ci, la tradition un peu perdue, des grands banquets littéraires. Un dîner, organisé par ses soins, a réuni, l'autre soir, toute la jeune poésie d'aujourd'hui. M. Landeau qui joue avec persévérance et modestie, c'est-à-dire, sans en avoir l'air, le rôle de Mécène et qui est normand d'origine, comme on nous l'a appris et poète à ses heures, ainsi qu'on s'en doutait déjà, avait décidé de célébrer la Normandie poétique, cette province de France qui est bien la plus riche en fiers talents, voire en hommes de génie, dans le présent et le passé. C'est assez dire, si à l'heure des toasts et des discours furent évoqués de grands noms, sous la toute gracieuse présidence de Madame Lucie Delarue-Mardrus, la Muse insatiable d'horizons nouveaux et d'inconnu qui a pourtant ancré la barque aventureuse de ses désirs dans un port du pays natal. D'Olivier Basselin à Vauquelin de la Fresnaye ou à Malherbe, de Saint-Amand à Barbey d'Aurevilly, de Corneille le Grand à Flaubert, à Maupassant ou à Louis Bouilhet, de Segrais à Albert Glatigny et de Jean Lorrain à Remy de Gourmont, quelle glorieuse lignée d'ancêtres illustres dont les ombres hantaient la mémoire ! Et, comme aux divers orateurs la part était belle et facile pour dérouler la longue chaîne d'or de la filiation qui se prolonge jusqu'à nous par les œuvres d'Henri de Régnier, de Victor-Emile Michelet, de Paul-Napoléon Roinard par exemple. Ces trois derniers étaient absents comme étaient absents et d'ailleurs excusés Mme René Johannet (Henriette Charrasson) ou A.P. Garnier ou ceux qui n'ont point quitté pour Paris les prés herbeux du Pays cachois, de l'Avranchin ou du pays de Caen et la mer ancestrale. Mais il y avait là, à la droite de la poétesse, Charles-Théophile Féret, le poète de la *Normandie exaltée* et de l'*Arc d'Ulysse*, tout enthousiasme, tout lyrisme, truculent d'images, plasmateur de vers pleins et solides, rudes un peu comme ces Vikings devanciers dont il se réclame à si juste titre, et qui, à l'écart des cénacles, comme Baulen, Beuve ou Le Sientre, mais mieux qu'eux, a réalisé l'œuvre la plus foncièrement racique, régionaliste et originale de notre époque. J'eusse voulu l'entendre crier ces strophes :

*Moi, barbare Danois des îles Faroer,
En l'honneur de l'aïeul aux gabares d'enfer
Dont la proue écarlate ensanglante la mer,
J'ai, dans ces vers, forgé l'or conquis et le fer.*

*Mais le fils que la Celte a conçu du Varangue
Suit le ventre, ô mon Père, oublieux de ta langue
Rauque comme les flots sous le drakkar qui tangué :
Le parler du vaincu sonne dans ma harangue.*

*Pas son âme ! — J'ai dit sans mépris renégats
Tes meurtres, sacs de ville, et les rouges dégâts
Des tours, les vierges flancs qu'aux viols tu subjuguas,
Tout le feu, tout le sang empourpre mes sagas.*

*J'aime ce sol normand, ton beau fief d'émeraude
Comme un butin. Mon chant n'est que l'ardente laude
Qu'à la fille forcée un pirate en maraude
Râle, au pli de safran de son aisselle chaude.*

*Les fleurs de la Meustrie aux yeux étincelants
M'évoquent d'autres fleurs plus pâles, des Jutlands
Dans les prés verts je rêve aux caps bleus, aux fiords blancs
Le Nord siffle en mon âme en retard de mille ans.*

*L'instinct des aïeux morts tracasse encor mes veines.
Sous nos pommiers vermeils, je regrette leurs frênes,
Le givre aux pins, les ours blessés de longues pennes,
Près des stupides bœufs le fin rameau des rennes.*

*Et la seule beauté qui me prenne en ses rêts,
Danoise rousse, c'est celle où tu reparaïs.
En moi l'époux lointain qui connut ton corps frais
Sous ta fourrure courte enlace tes jarrets.*

*J'ai des lèrès que mord le gel la nostalgie...
Gens de ma race en qui l'ancestrale effigie
Noyée au sang latin garde encor sa magie
Aux yeux d'eau verte, aux poils de flamme ressurgie,*

*Vous êtes, sur ce sol conquis, Patriciens.
Bjorn aux côtes de fer vous connaît pour les seins
Les rudes chefs aimaient les vers musiciens :
Ecoutez-moi, je suis le bruit des jours anciens.*

Mais Ch.-Th. Féret a préféré dire le los de Charlotte Corday, la fière descendante de Corneille. Surtout, il a louangé, en termes fort congrus, « Lucie pleine d'images », celle qui est à l'avant de la nef normande comme une noble figure de proue et qui a rappelé sa province dans ces vers de *Ferveur* qu'il n'est plus permis d'ignorer :

*L'odeur de mon pays était dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
Pour me croire debout dans un herbage vert.
L'herbe haute sentait le soleil et la mer,
L'ombre des peupliers y allongeait des raies
Et j'entendais le bruit des oiseaux plein les haies
Se mêler au retour des vagues de midi.
Je venais de hocher le pommier arrondi
Et je m'inquiétais d'avoir laissée ouverte
Derrière moi la porte au toit de charme mou...*

*Combien de fois ainsi l'automne rousse et verte
Me vit-elle, au milieu du soleil et debout,
Manger les yeux fermés la pomme rebondie
De tes près, copieuse et forte Normandie?...
Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !...*

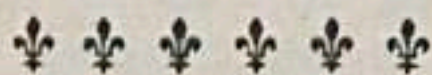
Et on entendit d'autres poètes tresser des guirlandes en prose ou en vers. Et ce furent S.-Ch. Leconte, Mme Jehan d'Ivray, André Delacour, Mlle Jeanne Dortzal au profil d'éphèbe florentin, Jo Gineston avec une primeur de rimes impertinentes, Jacques Noir, André Romance ou le verbe fait chair, Lamandé, dix autres encore. Mais on n'entendit ni Edmond Rocher, le pur grave et délicat élégiaque du *Prestige du Soir* en qui revit un peu de l'âme amicale de Samain, ni Ernest Raynaud, ni Charles Dornier, ni Jean Royère, ni Henry Charpentier, ni Ernest Prévost. Celui-ci aurait pu murmurer un de ses *poèmes de tendresse* mais fidèle à sa discrétion, il a préféré le silence,

*« L'émouvant, le cher silence
Le silence ardent et pieux
Qui garde intact et qui condense
L'émoi sacré des amoureux... »*

Car Ernest Prévost et Edmond Rocher et beaucoup d'autres n'avaient voulu, par leur présence, que faire hommage à la Normandie dignement représentée. Et ils écoutèrent avec politesse. Et on eut la surprise et le plaisir un peu mystérieux d'entendre Mme Delarue-Mardrus, dans une mélancolique mélodie chantée en arabe, selon le mode oriental du ton nasillard et plaintif des muézzins. On comprit, on apprécia mieux encore je crois, l'âme profonde de la race et du sol privilégié qui s'exprime dans quelques admirables

chansons populaires. Et l'assistance sut un gré infini à l'auteur d'*Occident* d'avoir, familière et inlassable, chanté et révélé à la plupart d'entre nous, cette *Complainte du roi Renaud* dont la sobriété, les qualités de naïveté et de pathétique s'apparentent aux chefs-d'œuvre méconnus du folklore.

LÉON BOCQUET.



Les Romans.

« Inventer, en littérature, écrivait Brunetière, c'est voir et regarder autour de soi ce que tout le monde peut regarder et peut voir, mais c'est le mieux voir; c'est le voir plus loin, plus profondément; et c'est être capable de le rendre. Les littératures ne se renouvellent que par l'observation et l'expérience ». Peut-être bien. En tout cas, *Keetje Trottin* (1) le dernier livre de Mme Neel Doff, donne du poids à cette opinion. Dans le journal où Keetje confesse le pittoresque de son enfance animale et chétive, puis de son existence d'apprentie, Mme Neel Doff semble bien avoir recréé la carrière d'une âme simple. La vision aiguë de l'auteur ne nous cèle rien du personnage et n'ajoute rien non plus aux épisodes de sa vie. Cependant la vérité mais la vérité émouvante et significative, saute de phrase en phrase. Chacune est nette comme une marche, presque uniforme, entraînant toutefois. Pour employer une expression chère à un romancier pessimiste, à l'art duquel s'apparente assez celui de Mme Neel Doff, on pourrait dire de celle-ci qu'« elle réalise la difficile vérité de la vie. »

L'auteur prend son héroïne à l'âge de quatre ans; nous la montre à sept ans jouant déjà avec les gamins audacieux qui cherchent à l'embrasser. Keetje connaît tôt la promiscuité des ruelles d'Amsterdam. Apprentie, elle confectionne en cachette la toque d'une cliente. D'avouer cette intervention, lui vaut le mépris cruel de la dame. Ces façons nous découvrent l'odieuse prétention des bourgeois hollandais. Nous songeons à certain marchand de thé du Kloveniersburgwal affichant son snobisme, se vantant de sa dactylo

(1) G. Crès et Cie, Paris, 650 frs.